

Solitudes*

monique panaccio

L'auteure présente un portrait d'un homme qui vient la consulter à son cabinet. Elle cherche à comprendre ce qui l'amène, jusqu'à ce qu'il révèle l'objet de sa visite : il voulait parler à quelqu'un avant de se suicider. Elle fait part du travail de pensée qu'est le sien et qu'implique la place d'analyste. À partir de son parcours institutionnel et de l'impossibilité pour elle d'occuper une place d'analyste dans ce contexte, se pose la question de l'origine et de l'inscription du désir d'analyste.

Il m'a téléphoné et je lui ai donné rendez-vous pour la semaine suivante. Je ne sais pas qui lui avait donné mon nom. Il s'est présenté bien mis, bien à l'heure. Un jeune homme ordinaire. Un peu nerveux, un peu timide mais c'est souvent le cas lors d'un premier rendez-vous. Il m'a raconté ce qu'il a pu : qu'il était malheureux depuis sa naissance, il ne voyait pas ce qu'il faisait sur terre, il avait le sentiment de n'avoir jamais été aimé, de n'avoir jamais aimé; un père qui avait travaillé toute sa vie pour faire vivre ses enfants, ni pauvre, ni riche, une mère à la maison, déprimée juste ce qu'il faut mais fonctionnelle, aimante, rêvant de grandes réalisations pour ses enfants.

Je me demandais ce qu'il voulait : il n'était pas particulièrement déprimé ni mélancolique plaintif et auto-accusateur, triste oui, déçu sans aucun doute, il exprimait un malaise à vivre. Je n'arrivais pas à saisir ce qu'il venait faire, je n'entendais pas cette demande si caractéristique de quelqu'un qui est aux prises avec ses répétitions et pour qui la dernière goutte de chagrin a fait déborder le vase de douleurs. Il travaillait, n'aimait pas particulièrement son travail mais il faisait un salaire décent, ses relations avec ses collègues n'étaient ni amicales, ni hostiles. Je l'écoutais et devenais de plus en plus obsédée par la question de sa demande. Voulait-il changer? Imaginait-il qu'une thérapie le transformerait en ce quelqu'un d'autre-idéal? Mais au fait il n'avait pas encore mentionné ni le mot de thérapie, ni celui d'analyse. Ce n'est pas qu'il parlait tant que je ne pouvais poser de questions. Il faisait parfois de longues poses, il avait l'air absorbé et reprenait le fil de son récit. Une voix, celle qui m'interpelle parfois à la deuxième personne, et qui semble en savoir plus long que moi sur beaucoup de choses, me disait : « Laisse-le aller ». Il racontait sa vie avec assez d'émotions sans exagération, ni plaisir exhibitionniste, j'entrevois un petit garçon seul et triste mais je commençais à croire que j'avais les oreilles sérieusement bouchées. Il parlait bien sûr mais rien ne me semblait ressortir : ni mot qui franchit parfois étrangement les lèvres et résonne ou détonne, ni lapsus, sa façon de parler n'apparaissait pas trop contrôlée,

* L'auteur remercie Robert Pelletier pour avoir permis que se déplace l'angle de son regard sur ce texte.

je n'avais pas l'impression qu'il racontait sa vie comme si c'était celle d'un autre. Car c'était bien ça : il me racontait sa vie, ce qu'il croyait être sa vie : des moments importants, quelques souvenirs mais rien qui n'aurait pu être traumatique et auquel j'aurais pu me raccrocher. Voilà je n'arrivais pas à m'accrocher à quelque chose. Alors j'ai commencé à me demander : est-il psychotique? peut-être est-ce un pervers qui va se dévoiler bientôt, un déprimé, un toxicomane? Pourtant non. J'essayais en vain de m'arrêter sur des portraits cliniques. Rien. Je n'arrivais pas à lui trouver d'étiquettes qui me satisfassent. Puis je réalisai que je faisais exactement le contraire de tout ce que je défends depuis longtemps : il aurait été tellement rassurant de l'enfermer sous un vocable diagnostique. Au moins repérer la structure! Puis, au moment où il terminait le récit d'un événement récent, il dit : voilà, je suis venu vous voir parce que j'ai décidé de me suicider et je voulais le dire à quelqu'un.

Depuis le début de la rencontre, c'était la première fois qu'il était question de son avenir.

Je me suis dit : pas de panique, s'il vient en parler c'est parce qu'il se donne une chance, à moi de faire mon boulot. C'est donc avec l'impression de marcher sur des œufs qu'il me fallait intervenir. J'avais à cette minute le sentiment que sa vie était entre mes mains et que tout dépendrait de ce que je ferais avec la grenade amorcée qu'il m'avait lancée. Du rien entendre précédent qui me faisait douter, j'étais maintenant certaine que la moindre erreur de ma part le précipiterait du côté de la mort. Position intenable qui avait pour effet de m'empêcher de penser. S'il venait prendre la mesure de son impuissance, c'était réussi. Je ne dirais pas que j'ai songé sérieusement à prendre le téléphone et à appeler la police, ce n'est pas pour rien que je le dis sur ce mode de la dénégation, même que cela s'est peut-être formulé comme : à ma place certaines personnes appelleraient la police. Évidemment il n'était pas venu pour ça, sinon il se serait adressé ailleurs : urgence d'hôpital, suicide-action, etc. Ma chance résidait donc dans le maintien de la position d'analyste. Mais le problème c'est qu'à partir du moment où ça se présentait sous cette forme, je n'y étais plus à cette place puisqu'il me fallait à tout prix le sauver et cette petite voix mesquine qui me disait « S'il se suicide en sortant d'ici et que tu te retrouves avec une poursuite judiciaire sur les bras par sa famille, tu seras bien avancée... ». Mesquine parce dans la balance, la noblesse de lui sauver la vie devait absolument prévaloir sur la bassesse d'éviter des ennuis juridiques. Mesquine mais surtout dramatique parce qu'au-delà du fantasme d'être entraînée avec lui dans la destruction, c'était là l'aveu que je doutais de ma position. « La psychanalyse », celle qui me tient, celle que je tiens, me lâchait. À mon tour j'étais en chute libre. Elle m'échappait et c'est de ce seul fait que justement j'ai pu soutenir cette position : en suspension. Nous sommes restés un long moment en silence. Toute tension avait disparu. La séance s'est terminée. Il m'a payée la somme convenue au téléphone. Et pour paraphraser le fameux anti-commercial : y en aura pas d'analyse! La suite ou la fin de cette histoire, je suis

obligée de l'imaginer : il est reparti dans sa vie, peut-être y a-t-il mis fin, je n'en sais rien. Ce non-savoir intarissable est totalement différent de celui de tout à l'heure.

Je dois écrire sur la solitude. Parce que, paraît-il (c'est ce qu'on me dit) je n'ai pas d'attache institutionnelle. Je ne vois pas le rapport. Et pourtant... lorsqu'on m'a demandé un article sur la solitude, j'aurais voulu refuser. Je n'ai pas l'écriture facile pour écrire sur commande et je m'emmêle parfois encore dans la toile de l'autre (Que veut Filigrane?). Aussi pour trouver cette voix d'où le texte s'écrira, je dois en payer un certain prix. C'est le lot de tout écrivain et en aucun cas je ne m'en plains.

Mais ce n'est pas tout. J'ai quitté le secteur public où j'avais un vrai job avec sécurité-d'emploi-congés-et-vacances-payés qui me permettait de surcroît de maintenir en parallèle une pratique privée¹. Quand j'ai pris la décision de quitter l'institution² je me suis demandée si c'était un acte de survie ou de mort. Autrement dit, la mort était-elle à l'intérieur d'une telle institution? Parfois je répondais oui. J'en donnerai pour exemple l'ingérence patronale dans le travail clinique, les tentatives de contrôle et d'appropriation de ce dernier, la réduction de la souffrance psychique à des causes sociales ou médicales mais surtout l'aberration d'une structure destinée à faire en sorte que rien ne soit dit, je veux dire : rien de ce qui de la jouissance tente de se dire. Par exemple, à cette époque, les psychologues devaient faire des évaluations mais il n'y avait rien³ à offrir, au mieux deux ou trois rencontres et au pire retourner les gens en psychiatrie d'où ils étaient venus pour la plupart, avec l'espoir que, peut-être, il en serait autrement. Je n'ai pu soutenir cette position. Mais la question revenait constamment et revient encore : l'argument éthique qui la rendait insoutenable n'était-il qu'un prétexte pour tenter d'éviter de me soumettre à la Loi, autrement dit pour me mettre dans une position perverse? Et si la mort était à l'extérieur : position masochiste que de quitter un job rémunéré et sécuritaire pour la pratique privée et ses aléas? Allais-je pouvoir soutenir au quotidien mon désir d'analyste? J'avais fait l'expérience de l'incompatibilité de ce désir et de l'institution dite de « service de santé ». Mais allais-je pouvoir survivre si je n'inscrivais pas ce désir dans une institution dite analytique? Quand je dis survivre je veux dire, sujet tabou par excellence, financièrement mais aussi psychologiquement : allais-je me retrouver dans un isolement tel qu'inévitablement mes analysants en feraient les frais? Qui ou quoi allait me servir de pare-excitations? Où trouverais-je les garanties, la reconnaissance si aucune institution ne me désignait analyste? Mon analyse était-elle terminée, avais-je fait suffisamment de supervisions, avais-je fait le tour de la question concernant mon désir d'analyste? Tout au moins je savais qu'en aucun cas je ne pouvais accepter de substituer à mon désir la fonction de recouvrement d'une institution⁴, qu'en aucun cas je ne cèderais aux bénéfices sociaux et narcissiques d'être désignée psychanalyste par une instance institutionnelle gardienne de la normalité de la gent analytique ou de sa suffisante « névroticité » pour occuper la place d'analyste. Ceci est totalement différent d'un fantasme d'auto-engendrement qui mènerait un sujet à tenter de faire l'économie d'une inscription dans une lignée d'analystes.

À ce point-ci du texte⁵ nous devons introduire des considérations historiques et rappeler que c'est sur une suite de désistements des « pères » que se fondera la Société canadienne de psychanalyse⁶. Du côté francophone, la psychanalyse arrive à Montréal par le biais du religieux : c'est le père Noël Mailloux, dominicain, qui introduit la psychanalyse à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal lequel appartient à la faculté de philosophie dirigée par des Dominicains et frappée d'emblée d'une difficulté d'inscription⁷. Plus tard du côté anglophone, Prados fondera avec quelques autres, le Montreal Psychoanalytic Club auquel se joindront les francophones. André Lussier émet l'hypothèse que Mailloux rêvait de fonder un institut de psychanalyse qui serait éventuellement affilié à l'Association internationale⁸ mais qu'il n'était pas suffisamment reconnu malgré ses nombreux appuis. Ce sera donc le Montreal Psychoanalytic Club qui tentera la reconnaissance. Toutefois Prados ne jouit pas non plus d'une grande reconnaissance et se retire de la présidence au profit de Chentrier « officiellement » reconnu parce qu'analysé par Charles Odier. Mais comme on espère l'appui des Américains, Chentrier se désistera à son tour au profit d'un médecin. Les britanniques parraineront finalement la Société Canadienne de psychanalyse après la dissolution du Club⁹. Quels sont les effets de ces désaveux de paternité? Sans doute est-il trop tôt pour en prendre la pleine mesure. Toutefois il est évident que l'affiliation à l'Internationale a contribué à exclure l'œuvre de Lacan de la SCP et de son Institut¹⁰ et a favorisé sa transmission par la voie disons marginale plus propice peut-être à accueillir¹¹ ce qui fait de l'œuvre freudienne une œuvre véritablement révolutionnaire. J'ai appris récemment que des gens qui croyaient avoir fait une analyse n'étaient pas reconnus tels par leur analyste, ce qui ne leur donnait pas droit à l'appellation plus ou moins contrôlée de psychanalyste mais plutôt au titre d'une qualité inférieure de psychothérapeute psychanalytique! Ce qui n'empêche pas plusieurs d'entre eux d'être des praticiens de l'analyse. Serait-ce qu'en désavouant leur paternité, nos pères auraient fait de nous des bâtards? Entendons ici sa connotation ostracisante. Certains seraient donc hors-la-Loi alors que d'autres ne se supporteraient que par une bâtardisation de la psychanalyse freudienne c'est-à-dire en la réduisant dans la pratique à une psychologie du moi. Par ailleurs, il n'est pas certain qu'une institution offre d'emblée une représentation¹² du meurtre et de l'inceste nécessaire pour permettre le passage de l'agir à la parole. L'histoire de la psychanalyse, parsemée de cadavres et de viols, nous en ferait plutôt douter¹³. Confondre la règle et la Loi, c'est prendre le risque d'un dangereux retour dans le Réel¹⁴. D'où l'urgence d'interroger la question institutionnelle. Je n'apporterai ici qu'un versant, et surtout pas de façon exhaustive, de cette interrogation en espérant toutefois un effet d'ouverture sur cette question.

La potentialité pour un sujet d'occuper pour d'autres cette place d'analyste s'ouvre à partir d'une solitude originelle éprouvée enfant au sein de sa famille, sentiment d'être radicalement étranger, qui ne pourra être pensé qu'après coup, dans l'analyse et aura pour conséquence, pour ce sujet particulier, que son désir

d'être coïncidera pour un temps, le plus souvent le temps d'une vie, avec celui d'être analyste. Cela est bien différent d'une position avide (à vide) qui se soutiendrait du désir d'avoir et aurait pour conséquence éventuelle, si ce sujet en venait à son tour à occuper la place d'analyste pour un autre sujet, d'engouffrer des analysants et d'en faire au mieux des disciples, au pire des merdes.

Le désir d'être analyste n'est pas sans affres : l'analyste, ancien enfant convoqué et reconvoqué sans cesse à son procès pour meurtre, hait; et à ne pas reconnaître cette haine, elle se présente sous la forme plus acceptable du « je te hais » avec comme conséquence de faire des sociétés d'analystes, qu'elles soient ou non fondées sur du juridique, des paniers de crabes où les enjeux de pouvoir, d'héritage, de messianisme et d'hégémonisme ressortent à la moindre collusion.

La passion du sujet pour sa propre histoire, non comme passion du passé mais comme passion de ce présent qu'est l'inconscient est au fondement de son désir. Il n'y a pas de passion tranquille et l'épreuve de la passion ne peut se faire que dans la solitude. Seul le maintien de l'ouverture à constamment tenter de dévoiler sa propre résistance à se prêter à l'illusion d'occuper la place de l'Autre et la théorisation créatrice sur le rapport intersubjectif dans telle analyse particulière peut faire en sorte d'empêcher le moins possible l'écoute des signifiants. Ce n'est qu'en tant que l'on peut témoigner d'un certain rapport à l'inconscient, d'un rapport particulier à la vérité qui tente de gagner du terrain du côté du symbolique et nous pose comme sujet mortel transcendé par le signifiant, c'est-à-dire pas tant soumis à la Loi toujours transgressable mais reconnaissant qu'elle existe en elle-même du fait de son énonciation, que l'on peut dire qu'il y a eu de l'analyse; plus précisément que pour un temps donné, l'atemporalité du désir s'est mise en acte dans le transfert et son interprétation jusqu'à effleurer ce point de rupture et d'origine du sujet. Au-delà du deuil de l'enfant merveilleux¹⁵ des parents, au-delà des identifications imaginaires, le sujet s'éprouve aliéné dans et par le langage, renvoyé par là à sa condition d'être mortel, seule position possible pour qu'il puisse se risquer à vivre sans trop se laisser enquiquiner, empoisonner ou torturer par ses symptômes. Seule position possible pour l'analyste quotidiennement témoin des effets incontournables de la pulsion de mort.

J'aurais voulu refuser d'écrire ce texte parce que je ne suis pas payée pour l'écrire à l'inverse de certains de mes collègues qui appartiennent à une institution¹⁶ et aussi parce que j'aurais voulu être au-dessus de l'obligation strictement matérielle de publier pour récolter une éventuelle clientèle; mais surtout parce que je trouvais que la raison invoquée pour m'adresser cette demande était parfaitement farferlue : solitude et non-appartenance à une institution me semblant sans rapport aucun.

J'ai accepté parce que ces arguments bien concrets et sûrement justifiés, probablement de l'ordre de l'Imaginaire, ne tiennent plus devant cette nécessité : qu'un texte continue de s'écrire.

Et surtout je ne concluerai pas sur un parallèle entre la solitude de l'acte analytique et la solitude de l'acte d'écriture!

monique panaccio
 novembre 1991
 911 pratt
 outremont H2V 1V4

Notes

1. Voir le texte : Julien D., Panaccio M. « De la clinique communautaire en CLSC : la parole désintégrée », *Santé mentale au Québec*, XII, no. 2, 40-46.
2. Ici un CLSC.
3. Le temps alloué à la psychothérapie ne cessait de décroître. Je ne peux pas parler de la situation actuelle.
4. sociale, universitaire, psychiatrique ou psychanalytique.
5. Je reprends ici quelques idées présentées dans le cadre du IIIème Colloque inter-associatif de psychanalyse à Paris les 4, 5 et 6 octobre 91. Toutefois, l'adresse n'étant pas la même et ma réflexion s'étant poursuivie depuis, elles sont abordées d'une façon différente.
6. Un entretien avec André Lussier, « Le "feu sacré" : de la psychologie à la psychanalyse » in La naissance de la psychanalyse... à Montréal, *Frayages*, 1987, 27-46. Profitons-en pour rendre hommage à l'équipe de Frayages pour ce numéro essentiel.
7. L'historien Lamonde parle d'une ignorance des commencements de la psychanalyse au Québec, « Psychanalyse et topique historique » in La naissance de la psychanalyse... à Montréal, *Frayages*, 1987, 15-22.
8. Un entretien avec André Lussier, op.cit. page 33.
9. Notons en passant qu'il s'agit d'une exclusion d'abord du francophone au profit de l'anglophone et puis d'une exclusion du laïc au profit du médical.
10. Non pas qu'on ne reconnaisse pas à Lacan des apports théoriques, qu'on prenne pour exemple sa théorisation du stade du miroir, mais on n'en tire pas nécessairement les conséquences pratiques.
11. Peraldi, F. « La marge psychanalytique » in La naissance de la psychanalyse... à Montréal, *Frayages*, 1987, 127-135.
12. Sur ce thème voir Legendre, Pierre in Leçons VIII Le crime du caporal Lortie, *Traité sur le Père*, Fayard, 1989.
13. Hazan, Marie, Entre la horde et la glaciation institutionnelle : le passage. À paraître dans les *Actes du II^e Colloque inter-associatif*.
14. Le psychotique suit les règles du langage mais son rapport à la fonction symbolique du langage est toujours distendu.
15. Leclaire, S., *On tue un enfant*, Points, Seuil, 1975.
16. Nommément les institutions d'enseignement où écrire et publier font partie de la tâche normale et sont vivement encouragés par un système de points qui peut donner lieu à certaines aberrations dont ce n'est pas le propos de discuter ici.